

Nature et culture

PAR FRANÇOIS SIGAUT

(PAGE CI-CONTRE)

René Descartes.

Gravure anonyme servant de frontispice à une édition de ses œuvres, XVII^e siècle.

▪ Il est certain que toutes les règles des mécaniques appartiennent à la physique, en sorte que toutes les choses qui sont artificielles sont avec cela naturelles » (Principes de la philosophie, IV^e partie, § 203).

Comme toute idée, l'idée de nature appartient à la culture. Il n'y a pas de nature en soi, si ce n'est dans le sens primitif du mot, qui désignait le tractus génital des animaux femelles. La nature des choses, c'est l'endroit d'où elles sortent, leur origine. C'est, par extension, la façon dont elles naissent, la loi de leur développement, le comment de leur existence. Et c'est enfin les choses telles qu'elles sont, lorsque l'homme n'y a pas touché. Dans l'ensemble des choses-telles-qu'elles-sont, les hommes ont d'ailleurs leur place, de même que les dieux et les démons, lorsqu'on y croit. Car si, pour se les approprier, les hommes dénaturent les choses, ils font eux-mêmes partie de la nature. On ne commande à la nature qu'en lui obéissant (Bacon), et les choses artificielles, avec cela sont naturelles (Descartes).

Nous aurions pu en rester là. Mais nous sommes ainsi faits (c'est notre nature) que nous cherchons toujours à donner corps à nos idées. C'est ainsi que nous avons fait de la Nature* une entité réelle, que, suivant les circonstances et suivant nos préférences, nous considérons soit comme une chose, l'Univers, soit comme une personne qui fait ceci ou cela, à peu près comme la Providence divine dont elle est le substitut (à moins que ce ne soit l'inverse). Alors les problèmes arrivent en masse, avec les philosophes qui se plaisent à les expliquer ou à les compliquer. Un de ces problèmes est l'opposition Nature/Culture, dont l'anthropologie fit si grand cas naguère. Il y a quelque chose d'inévitable dans ce genre d'opposition. La vie courante nous oblige tous à faire la distinction entre moi (sujet) et les choses (objets) auxquelles j'ai affaire, ou entre moi (ego)

* Dans ce qui suit, je mets une majuscule aux mots qui représentent une idée abstraite mais que l'on traite comme s'ils représentaient une réalité concrète.





Forêts et mousses,
Queen Charlotte Islands.

et les personnes (autrui) auxquelles j'ai affaire, ou encore entre nous (membres de tel groupe social) et eux (membres d'autres groupes). Sans parler des animaux, qui ne sont vraiment ni des choses ni des personnes... Tout cela ne signifie pas grand-chose, si ce n'est que l'antithèse est un procédé fréquent parce qu'indispensable. Si, en effet, je veux fixer mon attention sur A, il me faut bien écarter tout ce qui n'est pas A, au moins momentanément. Mais cela n'implique nullement que non-A est un objet (ni même un ensemble d'objets) susceptible d'être concrètement identifié. Non-A, c'est seulement ce qui ne m'intéresse pas pour l'instant. Et c'est pour cette raison que l'opposition Nature/Culture est un faux problème. Chaque terme n'y est que le négatif de l'autre, aucun des deux n'a de réalité concrète.

La seule chose qui ait une réalité dans cette affaire, c'est la barre oblique (/) qui marque leur opposition. Car elle correspond à une réelle nécessité psychologique. Beaucoup d'animaux ont un besoin vital de marquer leur territoire. La façon qu'a l'homme de marquer sa place dans le monde, c'est par ses œuvres. D'où le besoin de distinguer ce qui est œuvre humaine de ce qui ne l'est pas. C'est à cela que sert, dans la plupart des sociétés, non pas la notion de nature, mais celle de sauvagerie. Notion moins absolue, et par là même moins irration-

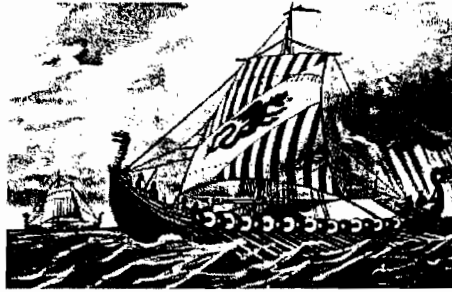


Flotte d'Otaïti
assemblée à OParee.
Dessin de W. Hodges, dans J. Cook,
*Voyage dans l'hémisphère austral,
et autour du monde*,
Paris, 1778.

nelle. Il y a des degrés dans la sauvagerie, qui correspondent à un éloignement plus ou moins grand du territoire habité. Le territoire sauvage par excellence, c'est la forêt. Et s'il en était besoin, l'histoire des deux mots confirmerait que les deux notions sont étroitement connectées depuis longtemps.

La sauvagerie inspire deux sentiments contradictoires, la peur et la curiosité. La peur n'est jamais absente, mais on ne voit pas qu'elle puisse donner lieu à des variations autres qu'individuelles, et elle n'a donc guère de consé-

quences sur le plan historique. Il en va tout autrement de la curiosité, qui peut se développer en esprit d'aventure, en entreprises de découverte, de colonisation ou de conquête. Il y a toujours eu des sociétés aventureuses, comme celles qui ont atteint par vagues successives les îles les plus lointaines de la Polynésie (Hawaï, V^e siècle de notre ère; Nouvelle-Zélande, VII^e siècle). Mais il y a toujours eu aussi, sans doute, des sociétés réfractaires à l'aventure. Il suffit, par exemple, de jeter les yeux sur un atlas pour voir que les Kouriles, la pointe sud du Kamtchatka et les Aléoutiennes forment un chapelet ininterrompu entre les côtes chinoises ou japonaises, d'une part, et l'Amérique, de l'autre, dans des mers où la navigation ne présente pas de difficultés particulières. Si on se souvient que l'Islande fut atteinte par les Norvégiens au IX^e siècle et le Groenland au X^e, la non-découverte de l'Amérique par les Chinois ou les Japonais prend un relief surprenant. Il faut que ces sociétés aient été exceptionnellement réfractaires à l'esprit de curiosité pour réussir, en plusieurs millénaires d'existence, à rester dans l'ignorance du continent qui était à leur porte et à leur portée. En Occident, notre problème est aujourd'hui l'inverse de celui-là. L'esprit de curiosité et de conquête a pris un essor extraordinaire pendant un demi-millénaire, qu'on peut situer assez exactement entre 1418 et 1911. En 1418, les navigateurs portugais inaugurent l'ère des grandes découvertes en atteignant Madère. En 1911, Amundsen y met un terme en atteignant le pôle Sud. Depuis lors, le manque d'espaces sauvages se fait cruellement sentir. Il y a eu l'alpinisme (ascension du mont Blanc : 1786, de l'Everest : 1953), mais les plus hauts sommets, où les « expéditions » se succèdent sans relâche, sont aujourd'hui aussi saturés de déchets que des aires de pique-nique. La situation de la spéléologie ne se présente guère mieux à terme, même s'il reste sans doute en-

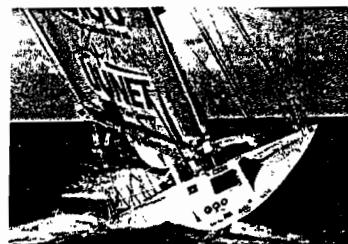


Drakkars, bateaux vikings des IX^e, X^e et XI^e siècles. Lithographie de Rafael Monleon y Torres (1847-1900).



Caravelles de Christophe Colomb, XVI^e siècle. Aquarelle de 1885, musée naval, Madrid.

Le navigateur Philippe Monnet, skipper du monocoque soixante pieds *Uunet*, manœuvre sur la baume de son voilier, au départ de son tour du monde à l'envers en solitaire et sans assistance, le 9 janvier 2000, au large de Brest.

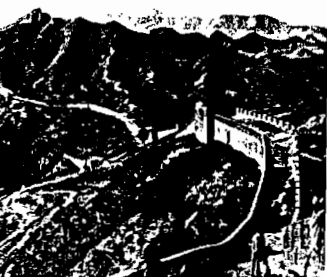




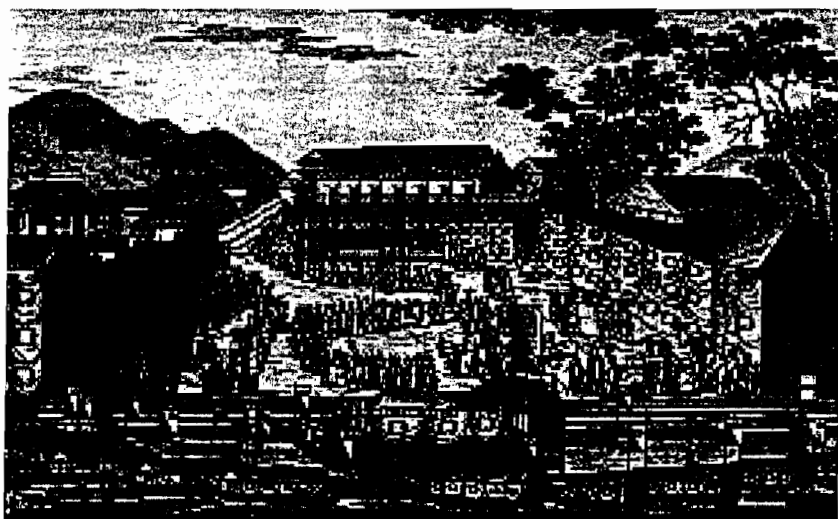
Ascension du mont Blanc
par M. de Saussure en août 1787.

core de belles cavernes à découvrir loin de notre Europe. Il n'y a plus que quelques grands fonds marins, et les planètes du système solaire, qui soient à la disposition (si on peut dire) des candidats explorateurs. Aussi n'est-il pas étonnant de les voir imaginer des « exploits » de plus en plus bizarres – traverser les océans en pédalo, les déserts en planche à roulettes, etc. – qui ne peuvent qu'apparaître de plus en plus artificiels, et qui donc font de moins en moins sensation. Ce n'est pas le public qui est blasé. Le public reste capable de se passionner pour d'autres choses, les compétitions sportives par exemple. C'est le monde qui s'est refermé, même si certains ont du mal à l'admettre.

Cela signifie qu'il n'y a plus d'espaces naturellement sauvages, et que, si on veut qu'il en subsiste, il faut désormais les sauvegarder, les protéger, les gérer, voire les reconstituer en y réintroduisant telle ou telle espèce disparue... Jadis considérée comme l'antithèse de la civilisation, la sauvagerie en devient partie intégrante, comme les parcs et jardins de nos villes. On peut y voir un paradoxe. Il faut plutôt y voir un retour à la normale de l'histoire. Car le monde ouvert de l'ère des grandes découvertes n'aura été qu'une parenthèse historique. L'exemple de la Chine ou celui du Japon sont finalement plus représentatifs que celui de l'Europe. Pendant la presque totalité de leur existence, la plupart des grandes civilisations n'ont connu qu'un monde fermé, un peu comme si, à leur naissance, un espace déterminé leur avait été assigné à l'avance, avec des limites « naturelles »



La Grande Muraille de Chine.



Arrivée d'une délégation russe à Nagasaki, Japon.
G.H. Langsdorff, *Bemerkungen auf einer Reise*, 1812.

infranchissables. Ce schéma s'exprime clairement dans la formule de la *manifest destiny*, qui définit la politique territoriale américaine au XIX^e siècle. Il s'agit alors d'occuper tout l'espace « libre » qui s'étend à l'ouest des premières colonies de la côte atlantique. Commencée avec l'achat de la Louisiane en 1805, cette destinée manifeste ne mettra guère plus d'un siècle à s'accomplir, si on en juge par la date de création des derniers États de l'Union : Oklahoma 1907, Arizona et Nouveau-Mexique 1912. Dès lors, le rapport sauvagerie/civilisation change de sens. Il n'existe plus de sauvagerie à l'extérieur de l'espace civilisé. S'il reste de la sauvagerie quelque part, c'est à l'intérieur, et seulement dans la mesure où elle est prise en charge par la société. Le parc de Yellowstone est créé en 1872. C'est le premier d'une nombreuse série, étendue au monde entier.

Ce qu'il y a d'original dans l'exemple américain, c'est la rapidité du processus. Tout se passe en un siècle à peine, ce qui est à peu près instantané à l'échelle de l'histoire. Dans les civilisations anciennes, les choses ne sont évidemment pas allées aussi vite. Mais on ne voit pas pourquoi elles se seraient passées autrement. Tant qu'une société n'occupe qu'une petite portion de son espace, elle dispose autour d'elle de réserves inépuisables de sauvagerie, ou qui paraissent telles. Dès lors qu'elle a atteint les limites de son espace, le problème du statut social de la sauvagerie est posé. Il ne l'est pas, bien sûr, dans les termes idéologiques qui sont les nôtres aujourd'hui. Il ne s'agit pas de sauvegarder un morceau de nature dans l'intérêt de la société tout entière, voire de l'humanité. Il s'agit, plus prosaïquement, de réserver le territoire nécessaire pour les plaisirs du roi ou du seigneur, plaisirs parmi lesquels la chasse est presque toujours au premier rang. Mais les conséquences sont semblables, au moins en partie. Il y a en Chine des arbres dont, depuis des siècles, l'espèce ne s'est reproduite que dans les parcs impériaux. Et c'est en Angleterre, dans les parcs de quelques grands châteaux (Chillingham, Cadzow, Woburn, Vaynol) que subsistent des troupeaux de bœufs « sauvages » qui sont parmi les plus anciens d'Europe.



Ginkgo biloba.
Originaire de Chine – où seule l'espèce *Ginkgo biloba* a survécu depuis l'ère secondaire –, le ginkgo, appelé aussi « arbre aux quarante écus », n'est apparu en Europe qu'au XVIII^e siècle. Ce bel arbre est particulièrement prisé pour la forme de ses feuilles en éventail, sa parure d'or à l'automne, et, en Orient, pour le goût de ses amandes et pour ses vertus médicinales.

À quand remonte cette institution des parcs et jardins ayant servi de réserves naturelles avant la lettre ?

Il est évidemment impossible de donner une date exacte, mais nous ne sommes pas complètement démunis d'éléments de réponse. Il est probable, en effet, que le paradis de la Genèse est la transposition, dans le mythe de la Création, d'une réalité ancienne au Proche-Orient. Le mot français actuel est un dérivé du latin ecclésiastique médiéval (*paradisus*), qui est lui-même un calque du grec *paradeisos* (« enclos, jardin planté d'arbres, parc à gibier »), lequel est à son tour un emprunt au persan. Le mot persan (dont la forme exacte ne nous importe pas ici) a pu passer au grec vers 200 av. J.-C., date communément admise pour la traduction des Septante. Mais la réalité qu'il désignait devait déjà exister depuis longtemps. Il n'est pas exclu que les Perses aient trouvé des parcs à gibier dans l'Empire babylonien, dont ils s'emparent en 539 av. J.-C., mettant fin à l'exil des juifs... N'entrons pas plus avant dans ces détails. Il nous suffit d'en retenir ceci : l'institution des parcs à gibier au Proche-Orient précède le début de notre ère de plusieurs siècles, peut-être d'un demi-millénaire, voire davantage. Et par l'intermédiaire de la Bible, il est entré dans l'imaginaire occidental depuis une bonne quinzaine de siècles.

Les fondateurs du parc de Yellowstone ne se voyaient sans doute pas comme les successeurs du Grand Roi. On peut du moins penser qu'en bons Américains, la tradition biblique leur était familière. Quoi qu'il en soit, le point important est que les parcs naturels d'aujourd'hui ~~soient~~ dans la même lignée institutionnelle que le paradis de l'Antiquité, lignée qui inclut également les parcs anglais ou chinois, les jardins japonais, les forêts domaniales de France, etc. La continuité est directe lorsque la tradition primitive s'est maintenue, comme dans le cas (au moins vraisemblable) des parcs de chasse des rajahs en Inde. Elle est indirecte lorsque, les mêmes causes reproduisant les mêmes effets, la tradition est réinventée ou réinterprétée. De notre point de vue, la différence est secondaire. Quelles que soient ses origines et les formes infiniment diverses qu'elle peut prendre, l'institution reste la même. Pour des motifs qui ressortissent toujours à l'idéologie d'une élite (même dans les démocraties), une partie du territoire est mise en réserve de la société, par une clôture matérielle ou juridique. Ce territoire

est réservé à des activités qui vont de la chasse à la contemplation poétique, philosophique ou scientifique de la nature. Les populations en sont exclues, ou du moins leurs activités y sont étroitement limitées et contrôlées. Tout ce qui porte la



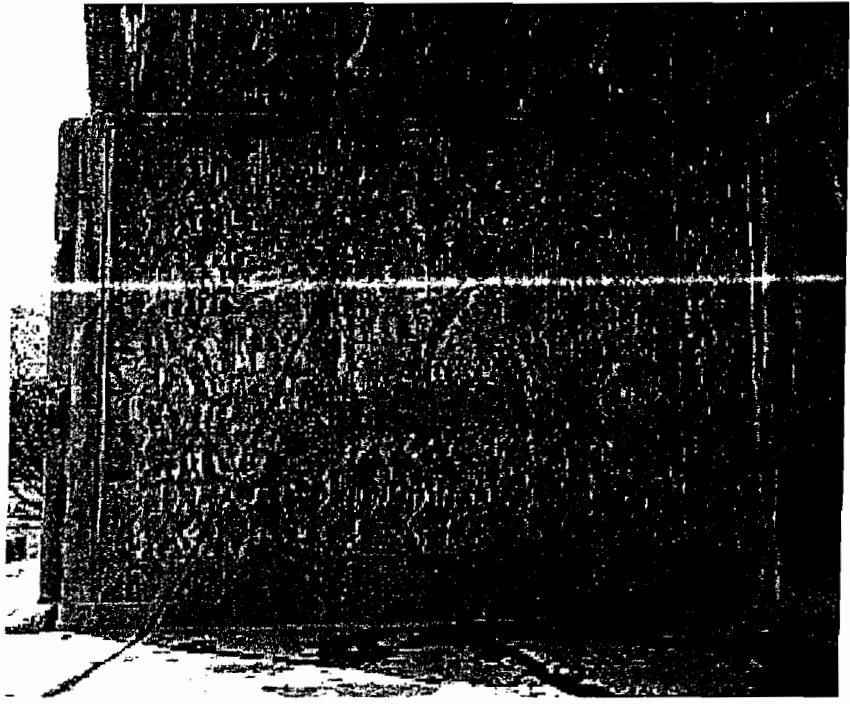
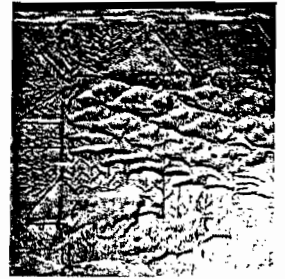
Parc de Yellowstone,
États-Unis.

elle - e

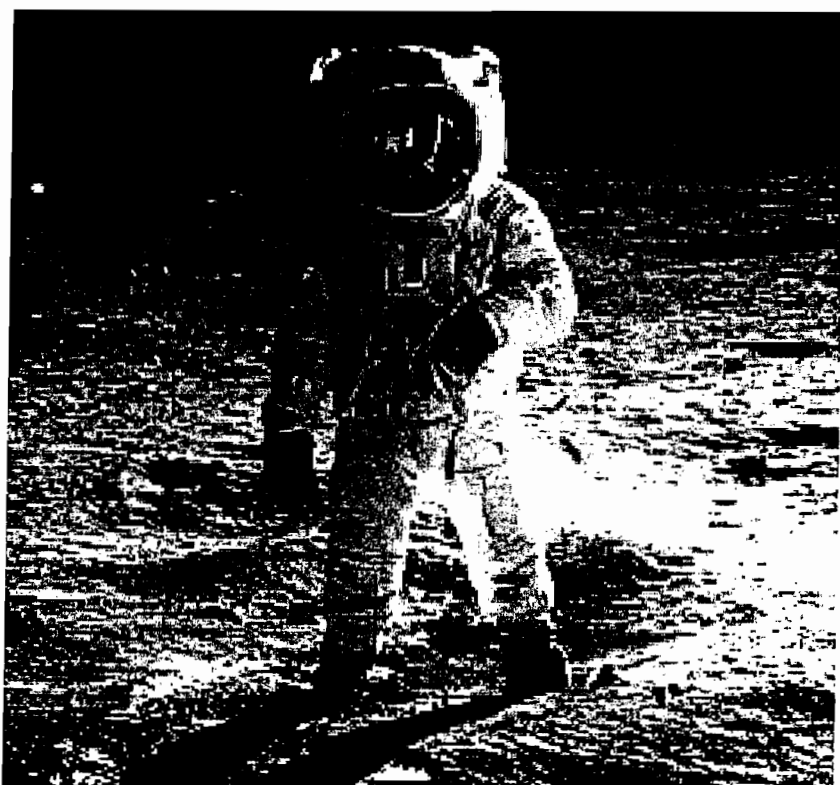
4 sont
/s

marque des nécessités ordinaires de la vie est maintenu à l'extérieur, à commencer par le travail. D'où un paradoxe, car il faut du travail, et souvent beaucoup de travail, pour entretenir l'espace clos dans l'aspect « naturel » qu'on veut qu'il ait, et qui n'a pas toujours grand-chose à voir avec l'aspect « naturel » qu'il aurait s'il était laissé à lui-même. C'est dans le jardin à l'anglaise que ce paradoxe est le plus poussé. L'aspect « naturel », qui est en réalité le comble du raffinement, demande un travail paysager d'autant plus intensif que ce travail doit rester invisible, et donc effacer sans répit ses propres traces.

Cependant, la sauvagerie n'est qu'un aspect de la question. Il y en a un autre, qui est économique. La nature n'est pas seulement un espace ou un spectacle, c'est aussi un ensemble de ressources. Ici, l'histoire est différente, car il y a des ressources – l'air respirable, par exemple – qui n'ont jamais été considérées comme telles avant notre époque. Mais l'air et le soleil mis à part, les sociétés préindustrielles ne disposaient que de ressources rares et rapidement épuisées. Leur monde économique était aussi strictement fermé que leur monde géographique. C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle seulement que ce monde a paru s'ouvrir. Une ère de Progrès illimité paraissait commencer, au moment même où finissait celle des Grandes Découvertes. Une succession d'inventions toujours plus extraordinaires donnait à croire que tout était ou deviendrait possible. Il n'y avait qu'à vouloir. « On peut maintenant commander un progrès scientifique ou technique comme on commande une marchandise », écrivait l'historien David Landes en 1969. Propos auquel, cette année-là, la première expédition lunaire paraissait apporter une



Dans la grande grotte de Taq-i Bostan, en Iran, on trouve encore un exemple de ces paradis ou chasses gardées royales, sous forme de relief d'époque sassanide (ve ou vie siècle). On aperçoit le roi, debout dans une barque, tirant sur des sangliers rabattus par une horde d'éléphants, dans une sorte d'enclot ceint de roseaux (cf. détail en haut).



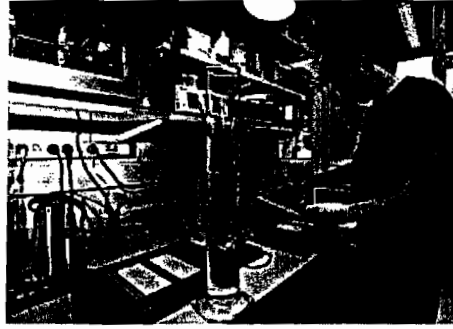
Photographie prise en 1969
de l'astronaute Edwin E. Aldrin Jr.,
pilote du module lunaire, marchant
sur la surface de la Lune près
du module durant l'expédition Apollo.
C'est Neil A. Armstrong
qui a pris la photo.

confirmation éclatante. Trois ans plus tard, en 1972, le rapport dit du Club de Rome, *The Limits to Growth*, faisait entendre une tout autre musique. Au rythme où allaient les choses, l'épuisement des ressources, l'accumulation des déchets ou les deux à la fois, devaient fatalement mettre un terme à la croissance mondiale avant la fin du XXI^e siècle.

On a beaucoup critiqué le rapport du Club de Rome, et il est évident que les calculs qui y figurent ne doivent pas être pris au pied de la lettre. Mais deux choses doivent être considérées. La première, c'est que le programme lunaire n'a abouti à rien. Passé le temps de l'enthousiasme, on n'est plus retourné sur la Lune, fût-ce par robots interposés, parce qu'il n'y avait manifestement rien à y faire. La Lune n'offre pas de ressources nouvelles, elle n'est pas une extension de notre monde. En revanche, et c'est la seconde considération, l'espace satellitaire, c'est-à-dire l'espace disponible pour y placer des satellites utiles (pour l'observation, les télécommunications, etc.), est en train de se saturer rapidement. Les bonnes places se font rares, et l'accumulation des débris commence à représenter une réelle menace. Ce cas particulier de saturation n'avait pas été prévu par les auteurs du Club de Rome. L'appui qu'il vient apporter à leur thèse n'en est que plus convaincant. De quelque côté qu'on se tourne, on voit apparaître des limites dont on n'avait pas idée il y a cinquante ans. Notre monde ne s'est pas seulement refermé, il est en train de se saturer.

Cette saturation est-elle définitive, ou faut-il imaginer que de nouveaux progrès

scientifiques, entièrement imprévisibles aujourd'hui, nous permettront d'en sortir d'ici un siècle ou deux? Il est évidemment impossible de répondre à cette question. Et ce serait tout aussi bien inutile, car l'avenir ne peut nous concerner que dans la mesure où il est prévisible. Or, ce qui est prévisible



aujourd'hui, c'est un monde de plus en plus fermé. Les espaces sauvages sont des parcs naturels. Les ressources (matières premières) sont de plus en plus limitées, soit parce qu'elles s'épuisent, soit à cause des déchets que produit leur usage. Il n'est pas jusqu'à la biologie dont l'avenir ne s'assombrisse. Les nouvelles plus ou moins sensationnelles qui se succèdent dans le domaine de la génétique ne doivent pas faire oublier que des maladies très courantes (le paludisme, le cancer, de nombreuses parasitoses tropicales) restent invincibles; que d'autres, qu'on avait cru pouvoir oublier (la tuberculose, la syphilis...), reparaissent sous des formes d'autant plus inquiétantes qu'elles sont résistantes aux antibiotiques; et enfin qu'il apparaît des maladies nouvelles (sida, Ebola...). D'une certaine façon, c'est dans le domaine de la maladie que l'irréductibilité d'une nature non humaine se manifeste le plus nettement. Mais cette nature-là n'a plus rien de l'ambiguïté stimulante de la sauvagerie primitive. Elle n'a rien d'attirant pour personne – à l'exception des biologistes qui s'efforcent de la domestiquer dans leurs laboratoires. Aux autres, elle ne peut inspirer que peur ou dégoût.

La disparition de la nature sauvage (ou de la sauvagerie naturelle) n'est pas une catastrophe. Peut-être exige-t-elle quelques adaptations assez pénibles, mais l'humanité en a vu d'autres. Encore une fois, de nombreuses sociétés n'ont connu pendant des siècles qu'un monde fermé, et elles n'ont pas disparu pour autant. D'autant qu'un monde fermé n'est pas un monde entièrement contrôlé (par qui?), où rien ne pourrait arriver qui n'ait été prévu, décidé, planifié d'avance. Tous les cinq à dix ans, il y a dans la vallée du Rhône des chutes de neige assez « imprévues » pour provoquer d'énormes embouteillages, à la surprise indignée des automobilistes, y compris ceux qui se rendent aux sports d'hiver. Que fait le gouvernement? Que font les sociétés concessionnaires des autoroutes? Que fait la météo? Personne, en la circonstance, ne se risque jamais à rappeler qu'après tout la neige en hiver est quelque chose de naturel...

Pour la quasi-totalité des citoyens, la nature est un spectacle agréable, à condition de n'être pas trop inconfortable. Ce point de vue, ancien, ne changera probablement pas de sitôt. Même s'il est de temps en temps démenti par la nature elle-même.

Le généticien Pierre Charneau, chercheur à l'Institut Pasteur, effectue une manipulation, le 4 mai 2000 à Paris, dans l'unité d'oncologie virale dirigée par le Pr Luc Montagnier. L'Institut Pasteur avait annoncé le même jour que le redoutable virus du sida – rendu artificiellement inoffensif – pourrait très bientôt être utilisé pour traiter des maladies génétiques, des cancers et peut-être même le sida.